

On dit que monsieur Fréchette le propriétaire du *Canadien* va faire placarder dans son atelier le règlement qui suit :

ATTENDU que les personnes employées à mon service sont, comme toutes les autres, dans l'obligation de satisfaire à la nécessité qui résulte de la digestion ; considérant que mes employés prennent de là occasion de perdre cinq minutes par jour ; de l'avis de notre rédacteur-en-chef, Joseph Guillaume Barthe, écuier, auteur du *Canada reconquis par la France*, et père de la fusion, nous avons décrété et décrétons ce qui suit, savoir :

ARTICLE I^{er}. Il est défendu à tous les ouvriers à mon service de fumer.

ARTICLE II. Il est défendu à tout ouvrier, à mon service, d'avoir soif, et surtout d'avoir la colique. Sur ce dernier point je serai inexorable. J'agirai envers les ouvriers récalcitrants de la même manière que les Français vis-à-vis des Autrichiens : je leur ferai évacuer le Pô.

ARTICLE III. Pour qu'aucun ouvrier ne songe, tant qu'il sera dans mon atelier, à se guérir de la colique, j'annonce que je porterai toujours à mon côté la clef du cabinet qui est l'opposé du réfectoire.

ARTICLE V. Quiconque n'obéira point à ces mesures de sûreté ministérielles sera chassé de ma boutique.

ARTICLE V. Le père Barthe est chargé du présent règlement.

EDOUARD FRÉCHETTE.

Vraie copie.

Quel dégât un pareil règlement ne ferait-il pas en temps de choléra ! Nous espérons que les députés ministériels en sentent assez les effets pour se résoudre à légiférer là-dessus de manière à n'y plus revenir.

Il existe à Québec un fils d'aiguiseur de rasoirs qui a la manie de publier hebdomadairement dans une feuille immonde un poème dont presque tous les vers sont empruntés à Delille, voir même à Lamartine, et qui a le toupet de se les approprier en les ajoutant à ceux de sa fabrique. Mais de même que l'on reconnaît, toujours un âne sous la peau d'un lion, de même, aussi, la muse du traducteur des *Georgiques* ou celle du chantre d'*Elvire*, ne peuvent être alliées, sans qu'on les distingue, immédiatement, à celle du lourd rimailleur qui n'est pas plus propre à rimer qu'à plaider. Car du haut de son Olimpe, il couvre religieusement, moralement et ministériellement, d'insultes poissardes les membres les plus notables du parti démocratique. Encore s'il publiait un poème pour faire connaître au public qu'il a été ignominieusement chassé de chez ses patrons messieurs Plamondon et DeChêne parcequ'il allait divulguer leurs secrets politiques à la clique du *Courrier du Canada*, on oublierait, peut être, le plagiaire pour

mieux punir par le mépris le clerc indiscret et impudent. En attendant que pour aller s'inspirer aux pieds d'Apollon sur l'Olimpe du cimetière Saint Charles, il monte, éperonné, Pegasse ou Rosinante, ou que le docteur Rousseau, dont la libéralité est proverbiale, lui fasse la charité de lui administrer une dose d'élébore ; nous lui dédions les vers suivants :

Baptiste, hélas ! quelle sottise chimère
S'est emparé de ton esprit ?
Rimer ! c'est bien facile à faire ; [faire :
Mais être poète, oh ! c'est bien une autre affaire.
Reste affileur, ton métier favori.

On parlait devant nous contre le théâtre.
Nous dimos au plus emporté :

Pourquoi tant crier ? Etre mime
N'est pas un si grand crime.
Nous avons notre gouverneur
Qui coûte cher quoique mauvais acteur.

Je ne le trouve drôle

Que dans un rôle :

Celui de recevoir sept mille lous l'an.
Le théâtre vaut bien notre gouvernement.

EXTRAITS POUR RIRE.

*** Voici l'opinion d'un perruquier sur la guerre :

Les Autrichiens ! des perruques ! Il es pérèrent que le Piémont manquerait de loupet au moment de se prendre aux cheveux et tâcherait d'éviter un coup de peigne ; mais nous sommes là, le fer à la main ; nous ne laisserons pas raser nos aliés, et l'Autriche, après avoir regu un savon et un coup de brosse, pourrait bien f. i. ser sa ruine !

*** Un Piémontais à barbe grise est arrivé après la bataille de Montebello pour voir son fils blessé d'un coup de feu à la main. Comme il sortait de la maison où le jeune cavalier avait été porté, on l'interrogea sur la blessure.

— Oh ! une égratignure, dit-il ; il faudra lui couper le poignet.

C'est le langage des vieux Romains.

*** On a remarqué, dans Paris, une en seigne ainsi conçue : T.... culottier de l'impératrice.

— On lisait sur une autre : B.... chirurgien accoucheur de la grande armée.

— Et sur une autre, rue Dauphine : Grégoire, tailleur d'hommes.

Montréal a aussi ses enseignes et ses annonces singulières.

On lit sur une enseigne d'auberge, dans la rue Sainte Catherine : Hôtel mécanique.

*** LE BAISER DU PAPA RADETZKI : Monsieur Hacklaender un des écrivains les plus populaires de l'Allemagne, vient de partir de Stuttgart pour Vérone, à la demande de l'empereur d'Autriche, qui veut lui faire réviser les rapports officiels des

batailles et des victoires de son armée. Monsieur Hacklaender doit cette distinction au talent avec lequel il s'acquitta des mêmes fonctions en 1848, dans l'armée du feld-maréchal Radetzki, auquel la reconnaissance nationale a décerné le titre amical de 'papa.' Il paraît même que sa description de la bataille de Novare lui valut, entre autres récompense, un 'baiser' du vieux commandant en chef. Cet caresse rendit Hacklaender si fier qu'il voulut en transmettre le souvenir aux générations les plus éloignées, dans une pièce de vers dont voici la strophe la plus singulière : Il y a trois baisers qui traquent au ciel la créature humaine : le premier est celui que la mère dépose sur la tête de son nouveau né ; le second est celui que la nouvelle mariée pose sur vos lèvres ; et le troisième est celui par lequel l'amour ou l'amitié vous ferme les yeux, lorsque votre carrière est achevée sur la terre ; mais moi plus béni que d'autres mortels, je puis me vanter d'un quatrième baiser de bonheur — c'est celui du 'papa Radetzki !' L'appétit vient en mangeant : il paraît que Monsieur Hacklaender a pris goût aux baisers des vieux généraux ; mais il est à craindre qu'il n'ait à courir longtemps pour obtenir, après une victoire, un baiser du papa Hess ou du papa Schlick.

*** Une personne parlant d'un prédicateur après un sermon qu'elle avait entendu de fort loin : " Il m'a, dit-elle, parlé de la main, et je l'ai écouté des yeux."

*** Un prédicateur disait : Admirez, mes très chers frères, la force de Samson : avec une mâchoire d'âne, il passa mille Philistins au fil de l'épée."

*** Un bon curé venait de s'endormir. C'était la nuit de la pentecôte. Un carreau vole en éclat, et une main cherche dans l'ombre le bouton de l'espagnolette. Le curé prend un pistolet et demande : — Qui va là ?

Apostolus Domini répond une grosse voix. — *Accipe Spiritum*, dit le curé. Et lâchant la détente, il envoya le Saint-Esprit au volent, qui tomba mort du coup.

*** NOUVELLE IMPORTANTE : Sidney Smith nous a donné à entendre, que dans quinze jours il publiera l'histoire entière, correcte et finale du naufrage du *Ploughboy* écrite par lui-même, illustré par Angus Morrison, augmentée et embellie par John Duggan. Nous espérons que ce sera la dernière fois que nous en entendrons parler.

(The Grumbler.)

*** ON A BESOIN d'un heureux mortel qui, ayant conversé pendant cinq minutes avec Angus Morrison et le sergent Blazes, n'a pas eu à endurer le récit de leurs exploits et de leurs infortunes à bord du 'Ploughboy'. (The Grumbler.)

*** Quelqu'un demandait l'autre jour à monsieur Joseph, pourquoi il avait écrit un article fulminant contre le théâtre français et l'opéra.

— Moi mon cher, tu te trompes, répond